

Pascale Legardinier

*Quand tu auras enfin
choisi ta vie*



*Quand tu auras enfin
choisi ta vie*

AVEC GILLES LEGARDINIER

Comme une ombre, j'ai lu, 2018, 2020.

*Les phrases interdites si vous voulez rester en couple, j'ai lu,
2019.*

Pascale
Legardinier

*Quand tu auras enfin
choisi ta vie*

ROMAN



© Éditions J'ai lu, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Gilles, pour tout.

Entre nous

Bonjour à vous !

Avant de commencer votre lecture, si vous en avez envie, j'aimerais vous confier le chemin qu'a parcouru cette histoire.

Je n'avais jamais songé à écrire, jusqu'à ce que Gilles, mon mari, m'embarque dans l'une de ces aventures dont il a le secret. Voilà vingt ans, alors qu'il se démenait pour proposer ses textes, il a, par défi, parié avec son editrice de l'époque qu'il écrirait un roman sentimental, puisque tout le monde ne jurait que par ce genre littéraire sans même lire ce qu'il offrait.

Lorsqu'il m'a fait découvrir ses premiers chapitres, j'ai tout de suite retrouvé son sens de la narration et de l'intrigue, mais il manquait cependant, à l'évidence, une touche de... féminité. Je lui ai franchement fait part de mon sentiment et, loin de se braquer, il m'a proposé

de coécrire le roman. C'est ainsi que nous avons imaginé ensemble *Comme une ombre*. J'ai alors découvert concrètement ce que signifiait l'écriture – dans laquelle je baigne pourtant depuis toujours parce que je suis une grande lectrice et que je passe mon temps à travailler les textes des autres. Le fait est que j'y ai pris goût...

La carrière de Gilles a rapidement décollé et, même si à l'époque il était déjà très pris, il n'a jamais cessé de m'encourager à poursuivre mes propres projets. Il a été mon ange gardien bienveillant, me poussant à ne jamais renoncer, à ne jamais faire les choses à moitié et, surtout, à me sentir libre. C'est sous ces bons auspices qu'un nouveau roman a vu le jour. L'histoire de Valentina et d'Aidan a commencé sous son titre d'alors : *Si loin de Rome*.

Lorsque l'idée de republier ce roman a émergé l'année dernière, j'ai tout de suite été enthousiaste, à condition que le texte, et donc vous, puisse bénéficier de toute l'expérience acquise depuis sa première présentation. Une sorte de *director's cut* ! J'ignorais encore ce que cela allait impliquer...

Gilles et moi partageons le même désir de ne pas décevoir celles et ceux qui nous font confiance. En reprenant mon texte, je me suis aperçue que, si les sentiments que peuvent éprouver deux êtres l'un pour l'autre – de la défiance à l'amour, en passant par toutes les

nuances possibles – sont assez immuables, tout le reste évolue très vite ! Lorsque je me suis replongée dans mon histoire, j'ai eu l'impression de lire un roman du siècle passé, ce qui, factuellement, n'est pas loin d'être le cas. Pour le rendre digne de votre attention aujourd'hui, il fallait entièrement le reprendre, sur le fond comme sur la forme.

Ce ne sont pas tant les années qui ont daté le roman que les véritables révolutions technologiques et sociétales qui ont déferlé entre-temps. Nous avons vécu d'innombrables changements ! Me placer dans cet état d'esprit m'a également permis de mesurer tout le chemin parcouru, dans notre monde et dans mon écriture. Passionnante expérience...

Petit retour en arrière : au début des années 2000, époque de la première parution, les téléphones mobiles étaient encore assez peu répandus, les smartphones et les ordinateurs portables tels que nous les connaissons n'existaient pas, Wikipédia n'était qu'un outil balbutiant pour geeks et Facebook n'était même pas programmé. Internet était cantonné à un usage professionnel et Gmail était dans les limbes. Donc, quand elle est née, mon héroïne n'avait pas d'accès Internet, encore moins d'e-mails et certainement pas de réseaux sociaux... Un autre monde ! Même si cela ne conditionne pas la personnalité de Valentina, cela influe sur sa façon de l'exprimer. Le personnage d'aujourd'hui

dispose bien sûr de tout cela, même s'il reste vrai qu'il existe encore de nos jours des endroits en Écosse où les portables passent très mal, où la couverture Internet laisse à désirer et où le wi-fi peut se montrer aussi capricieux que la météo...

Ces dernières années n'ont pas changé uniquement la technologie, et c'est une excellente chose : les rapports entre hommes et femmes ont eux aussi évolué. L'image de la femme a entamé une mue nécessaire, sa place dans la société progresse et la perspective féminine est davantage prise en compte. Même s'il reste beaucoup à faire, l'impulsion est là et les choses avancent. J'ai pour ma part la chance de partager la vie d'un homme auprès de qui je n'ai jamais eu besoin de me battre pour exister. Nous sommes deux, et ce que je fais a toujours été considéré. Je suis consciente que ce n'est pas la norme et j'apprécie cette façon de fonctionner à sa juste valeur.

Notre époque permettait de faire évoluer mon héroïne : je lui ai donc donné davantage de caractère et de répondant. Bien sûr, son parcours va la bouleverser, l'amener à remettre bien des choses en question, à commencer par elle-même, mais elle n'est dépendante de personne et se montre capable de prendre son destin en main. Il s'agit pour elle de choisir sa vie, d'où le nouveau titre ! Il reste évident que si n'importe laquelle d'entre nous se retrouvait

dans sa situation professionnelle et personnelle, nous serions, nous aussi, un peu déstabilisées par les événements et la vitesse à laquelle ils s'enchaînent !

Les personnages masculins ont changé, eux aussi. L'époque leur permet d'être plus communicatifs, plus nuancés, plus sensibles. Il fallait rééquilibrer tout cela, rendre justice aux hommes d'aujourd'hui autant qu'aux femmes. Tout le monde a à y gagner.

Ce développement a été un processus passionnant qui m'a permis de découvrir que lorsque vous faites évoluer la personnalité de vos personnages principaux, vous devez ajuster celle des personnages secondaires, et dans le même élan, c'est votre histoire entière qui trouve un nouvel équilibre. Si la dynamique et les enjeux du récit restent identiques, c'est toute votre perception qui change et, du coup, votre façon de raconter.

Le contexte réserve lui aussi des surprises : il y a vingt ans, l'endroit où vivait Valentina à Rome était un quartier populaire habité uniquement par des Romains pur jus, sans rien de touristique. Ni bars branchés, ni boutiques chics, ni petits restos sympas... alors qu'aujourd'hui le *rione Monti* est devenu l'un des quartiers les plus tendance de la capitale italienne ! Là, c'est carrément le décor qui vous oblige à modifier votre histoire et le cadre de vie de votre héroïne.

Pour vous donner un exemple, le marché où Valentina faisait ses courses n'existe même plus ; je lui ai donc fait suivre un autre chemin dans la ville pour rejoindre un marché qui ne ressemble pas du tout à celui d'origine, mais que vous pourrez découvrir si vous allez à Rome...

Malgré ces paramètres, au bout du compte, le but de mon travail reste le même aujourd'hui qu'alors : vous distraire, vous divertir, vous faire voyager et ressentir. J'espère sincèrement que Valentina et son aventure humaine vous feront passer un bon moment.

Une dernière chose : Gilles a continué à écrire, bien sûr, et comme le savent ses très nombreux lecteurs et lectrices, pour le besoin de ses romans extrêmement variés, il se glisse avec brio dans la peau d'innombrables personnages... y compris des femmes ! Je suis plus qu'heureuse de partager sa vie et d'être toujours sa première lectrice. Comme je l'avais fait il y a vingt ans, c'est à lui que je dédie ce livre, sans changer un mot de ce que j'avais alors écrit : « À Gilles, pour tout. »

Installez-vous confortablement, oubliez tout sauf ce qui vous touche, et bonne lecture !

Bien à vous,

Pascale

1

Il arrive que certaines journées prennent des allures de vacances. Pour Valentina, ce premier samedi d'avril était de celles-là. Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas eu de vrai week-end. Après avoir travaillé sans relâche sur l'étude qu'elle venait de rendre à sa direction, elle se sentait enfin libre, légère, dégagée de toute pression.

Bien décidée à profiter de son temps, la jeune femme s'était réveillée naturellement de bonne heure. En ouvrant les yeux, elle avait découvert par les fenêtres de son minuscule appartement un ciel d'un bleu pur au-dessus de Rome, et elle avait souri. S'étirant dans son lit, elle avait réfléchi avec délices à la journée qui l'attendait. Stefano était retenu au Japon pour un salon professionnel, mais le soir même elle avait rendez-vous avec ses meilleures amies pour un de leurs dîners entre filles. C'était à son tour de recevoir, et elle avait le temps de tout préparer à son rythme, sans aucune contrainte horaire. C'était assez rare dans sa vie pour qu'elle apprécie ce luxe.

Pour Valentina, prendre son temps ne signifiait pas en perdre. Elle se prépara donc sans traîner. Après une douche rapide, elle démêla ses longs cheveux puis choisit dans son armoire une robe de coton légère qui s'accordait bien à son humeur. Elle passa le cache-cœur de cachemire turquoise qu'elle adorait – il faisait parfois encore un peu frais le matin en ce début de printemps. Elle avala un bol de thé, fourra sa liste de commissions dans son panier et descendit quatre à quatre l'escalier de son vieil immeuble.

À cette heure matinale, sa petite rue, la via dell'Olmata, était encore déserte. Seul un chien trotta sur le trottoir. Il lui jeta un regard affairé en passant, tout à sa promenade. Elle le salua d'un signe de tête en souriant et se mit en route d'un bon pas.

Il faisait doux pour la saison. Le soleil découpait déjà des ombres franches ; sur les façades pastel, beaucoup de persiennes étaient encore closes. Une brise légère séchait doucement sa chevelure d'un brun presque ébène qu'elle avait laissée flotter sur ses épaules.

La ruelle montait en pente douce vers la basilique Santa Maria Maggiore, dont l'imposant clocher dominait la plus grande des sept collines de la Ville éternelle. Valentina embrassa du regard le majestueux bâtiment crème et ses cinq hautes portes, puis les maisons rose pâle qui lui faisaient face. Elle aimait Rome, et particulièrement le quartier pittoresque de Monti, où elle avait grandi. Ces rues étroites et ces placettes fleuries

lui avaient servi de terrain de jeux en compagnie de son frère, Vincenzo, et de leurs amis d'enfance. Aujourd'hui, le charme de cette partie de la ville et ses nombreux vestiges en avaient fait un quartier bohème abritant petits cafés et galeries d'art, mais la vibration était restée la même. Valentina connaissait chaque passage, chaque cour intérieure, chaque recoin. Ici, elle se sentait chez elle. Il n'y avait pas une pierre, pas un banc du jardin public voisin qui n'ait été le témoin des joyeux moments de son enfance. Elle se souvenait des marelles, des « chat perché », des parties de billes avec les garçons – elle avait été un adversaire redoutable, mais magnanime : elle finissait toujours par rendre bon nombre de celles qu'elle avait gagnées...

Lorsque, en prenant leur retraite, ses parents avaient vendu leur grand appartement de la via Palermo pour aller s'installer en Toscane, Valentina avait tout fait pour rester dans le quartier. Il lui avait fallu des mois de recherches pour dénicher son charmant studio. Bien sûr, avec sa situation professionnelle, elle aurait pu s'offrir plus grand et dans un quartier plus chic, mais cela ne l'intéressait pas. Stefano avait bien tenté de la convaincre de le rejoindre dans son immense duplex avec vue sur le parc de la Villa Borghese, mais elle n'avait pas cédé. Valentina tenait à son indépendance et, même si sa relation avec Stefano était sérieuse, elle ne voulait pas aller trop vite.

Pour le moment, la jeune femme ne songeait pas aux grands enjeux de sa vie. Elle

s'abandonnait au plaisir simple d'une balade dans son quartier. Au beau milieu de la *piazza*, devant la basilique, elle leva la tête vers le soleil, fermant les paupières pour savourer la lumière. La chaleur des rayons caressait doucement sa peau. Depuis combien de temps n'avait-elle pas ressenti cela ? Un frisson de bien-être lui parcourut le corps. Décidément, la journée commençait idéalement.

En descendant la via Carlo Alberto, elle vit les premiers commerces lever leur rideau pour les livraisons. Il était à peine 8 heures. Comme elle, les passants les plus matinaux se dirigeaient vers le marché couvert de l'Esquilino, à quelques rues de la gare centrale de Termini. C'était l'un des plus grands de la ville et l'un des mieux achalandés. On y trouvait les denrées locales, fruits, légumes, fromages, mais aussi toutes sortes d'épices asiatiques et de fruits exotiques. Peu de risques de voir des cohortes de touristes y débarquer, d'abord parce qu'il était trop tôt, et ensuite parce que les commerçants ne proposaient que des produits frais. Il n'y avait aucune des horreurs en faux marbre que les étrangers remportaient le plus souvent dans leurs bagages. C'était un vrai marché populaire romain.

En pénétrant sous la verrière de la halle et en apercevant les étalages colorés et parfumés qui envahissaient les allées, Valentina éprouva une joie d'enfant. Elle se revit accompagnant sa mère. L'émotion et les sensations étaient identiques, même si le marché se trouvait alors sur

la place Vittorio Emanuele II. À l'époque, elle arrivait à peine à la hauteur des immenses plateaux de fruits. L'été, les vendeurs de pastèque se plaçaient aux extrémités du marché et proposaient des quartiers bien juteux. Elle en avait encore sur la langue la saveur fraîche et sucrée.

D'un étal à l'autre, le parfum, les couleurs changeaient. Les habitués s'interpellaient, se donnant des nouvelles et plaisantant avec bonne humeur. Valentina avait toujours aimé observer ces galeries de personnages, ces attachantes personnalités de son enfance. Le poissonnier l'impressionnait particulièrement. Elle se souvenait d'un homme de grande taille, toujours vêtu d'une veste d'épais coton bleu, qui dominait tout un assortiment de poissons immobiles aux formes multiples, étendus sur de la glace pilée. Elle était fière, petite, de savoir en reconnaître plusieurs. Elle avançait un doigt curieux vers la fraîcheur argentée des écailles, observant d'un air sérieux les yeux noirs et brillants. Tenant sa maman par la main, Valentina arpentait le dédale des allées pendant ce qui lui semblait des heures. Régulièrement, sa mère rencontrait une voisine et s'arrêtait pour échanger les derniers potins du quartier. La petite fille d'alors n'écou-
tait pas ce que disaient les grandes personnes, trop occupée à regarder ce qui l'entourait. L'œil attiré par une multitude de détails, elle lâchait la main maternelle pour aller fureter un peu plus loin, admirer les pyramides de fruits et de légumes multicolores, respirer les pêches duve-
teuses, chiper un grain de raisin violet, humer

le parfum des tomates écarlates juste récoltées, saliver devant un énorme jambon rebondi.

Presque chaque fois, le rituel du marché s'achevait par un passage chez le marchand de bonbons. Valentina dévorait du regard les friandises alignées dans de grands bocaux en verre. Elle ne pouvait en prendre qu'un et le choix était toujours cornélien. Un jour, elle en était sûre, elle serait assez riche pour tout acheter. Ce fascinant arc-en-ciel de sucreries attirait tous les gamins des environs. Il n'était pas rare d'y rencontrer un camarade de classe ou un voisin.

La jeune femme se laissa submerger par l'ambiance du lieu et se perdit dans les allées, tournant et musardant au gré des étalages qui l'attiraient. Elle trouva des pignons de pin frais, des têtes d'ail charnues et un magnifique bouquet de basilic cueilli du jour.

Lorsqu'elle arriva devant l'étal du fromager, elle eut une heureuse surprise : fidèle au poste, M. Luigi trônait derrière ses meules et ses présentoirs, découpant et pesant ce que lui demandaient ses nombreuses clientes. Bien sûr, l'homme avait un peu vieilli, mais il avait toujours son sourire affable, sa blouse blanche impeccable et ses gestes caressants lorsqu'il saisissait ses fromages. Valentina prit place dans la queue. Dans ce genre d'endroit, la conversation que l'on échange est au moins aussi importante que ce qu'on achète. On donne des nouvelles de la famille, on se plaint des malheurs du monde, on vit ensemble. M. Luigi était maître dans l'art de faire plaisir par les mots. À chacun, il savait

mieux que personne donner le conseil ou rappeler le proverbe qui faisait que, lorsque vous quittiez son étal, vous vous sentiez bien sans même avoir encore goûté à ses délicieux produits. Le fromager voyait toujours arriver Valentina et sa mère avec un large sourire. Vite, il prenait son grand couteau et découpait dans un de ses *pecorino romano* ou de ses *grana padano* une fine languette qu'il tendait à la petite fille gourmande. Elle sentait encore sur sa langue la saveur fumée de la *scamorza*... À présent, Valentina observait l'homme avec une tendre nostalgie. Il avait quelques rides de plus, mais finalement pas tant que cela.

Lorsque vint son tour, M. Luigi frappa dans ses mains sans vraiment la regarder.

— Alors, *bella signorina*, que voulez-vous aujourd'hui ? Nous avons une fabuleuse tomme du Piémont, ou de la *ricotta* d'ici !

Il leva les yeux vers elle et son regard s'arrêta. Son amabilité commerçante fit place à une émotion beaucoup plus personnelle.

— *Mamma mia !* Mais c'est la petite de la *signora Venosta* !

Il n'avait jamais pu se résoudre à appeler Valentina par son prénom. La jeune femme hocha la tête avec un sourire ravi. L'homme tendit les mains vers elle et s'exclama :

— Cela faisait des lustres que je ne t'avais pas vue ! Laisse-moi un peu te regarder... Tu es magnifique !

Valentina rougit.

— Alors comme ça, tu es quand même revenue voir ton vieux *signore* Luigi !

— Et j'en suis bien contente. Avec mon travail, je n'ai pas souvent le temps de faire les courses. Mais vous voyez, je suis là.

L'homme était aussi ému que Valentina. Il pencha la tête pour la regarder encore.

— J'ai longtemps eu de tes nouvelles par ta mère, avant qu'elle ne parte du côté de Florence. Tu as bien réussi tes études, à ce qu'il paraît, et ton frère aussi.

— Oui, on s'en sort tous les deux.

— Tu passeras le bonjour à ta mère, c'est une femme admirable.

— Je n'y manquerai pas.

— Et maintenant, dis-moi ce qu'il te faut, je te promets de bien te servir !

— J'aurais voulu du parmesan, pour préparer un pesto.

— Va pour le *parmigiano reggiano*. Vous serez combien ?

— Quatre.

— J'ai ce qu'il te faut. 48 mois d'affinage, intense et fruité, juste parfait. Une merveille, tu verras !

2

En revenant du marché, Valentina était encore sous le charme. La matinée avait passé sans qu'elle s'en rende compte, et la jeune femme avait acheté bien plus que nécessaire. Son escapade aux allures de pèlerinage avait réveillé en elle beaucoup de sensations, d'émotions aussi. Elle se sentait reconnectée avec toute une part d'elle-même dont son travail l'avait trop longtemps tenue éloignée. En gravissant l'escalier de son immeuble, elle se promit qu'elle n'attendrait pas des années avant de retourner dans ce lieu évocateur de tant de souvenirs.

Les sacs chargés de victuailles pesaient lourd. Arrivée devant sa porte, elle les posa sur le paillasson avec un soupir de soulagement. Elle glissait sa clé dans la serrure quand elle entendit le téléphone sonner à l'intérieur. Elle se dépêcha d'ouvrir et, abandonnant ses achats sur le palier, se précipita pour répondre.

— Allô ?

— Bonjour ma chérie, c'est maman.

— Bonjour. Comment vas-tu ?

— J'étais inquiète, je cherche à te joindre depuis ce matin mais tu ne réponds pas. Même sur ton portable. Tu as l'air essoufflée...

— Je rentre juste du marché. Tu pouvais me laisser un message, je t'aurais rappelée.

— Tu sais bien que j'ai une sainte horreur de ces trucs-là. Je ne fais pas confiance aux machines. Je voulais savoir comment s'était passée la remise de ton étude à tes grands chefs.

Valentina tira une chaise à elle et s'assit. Avec sa mère, elle en avait forcément pour un moment : Sophia Venosta était presque aussi bavarde au téléphone qu'au marché. Ses achats attendraient...

— Plutôt bien, répondit-elle. Je leur ai présenté le dossier globalement, je n'ai rien caché des inconvénients tout en insistant sur les points positifs. Ils m'ont demandé de détailler certains éléments. Ils se sont montrés attentifs, mais c'est difficile de dire ce qu'ils en pensent. C'est un gros projet, et ce que je propose modifie profondément leur organisation. Ils ont promis de tout lire pour la semaine prochaine, mais je ne vais pas me ronger les sangs s'ils ont un peu de retard. J'aurai sûrement des commentaires tôt ou tard.

— Tu étais habillée comment ?

La question surprit Valentina. Elle réfléchit un instant.

— J'avais mon tailleur bleu marine à liseré blanc, celui dont tu dis qu'il va bien avec mes yeux. Mais tu sais, je ne crois pas qu'ils en aient

eu quelque chose à faire. Ce sont des directeurs, des hommes d'affaires.

— Ils travaillent dans la mode, alors c'est important pour eux. Crois-moi, un homme, même d'affaires, reste un homme. Et un homme n'est jamais indifférent à une jolie femme... Et maintenant, tu vas te reposer un peu ?

— Je vais surtout me détendre.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas nous rejoindre quelques jours ?

— C'est une bonne idée, mais si je viens, c'est pour vous voir, pas pour aligner les dîners interminables avec vos amis...

La *signora* Venosta éclata d'un rire sincère.

— Et comment va Papa ? demanda Valentina.

— Bien, très bien. Tu le connais, au lieu d'accrocher les petits tableaux dans le salon comme je le demande depuis un an, il s'est mis en tête d'aménager la ruine au bout de la propriété. Je ne le vois plus que pour les repas, et encore !

— La petite grange derrière les cyprès ?

— C'est ça. Il dit que quand vous viendrez avec vos enfants, vous serez contents d'avoir votre autonomie, votre petit chez-vous.

— Nos enfants ? s'étonna Valentina. Il est un peu tôt... À moins que du côté de Vincenzo et Dina... ?

Elle laissa la fin de la phrase en suspens.

— Non, ma chérie, rien de prévu chez ton frère, et puis dans la logique des choses, ce serait plutôt à toi de commencer. Tu es l'aînée et l'année prochaine, tu auras trente ans. Ça fait combien de temps que tu es avec Stefano ?

— Deux ans, mais je ne vois pas le rapport.

— Il serait peut-être temps de songer à vous installer, tous les deux. Vous en avez les moyens et vous avez l'âge.

Valentina leva silencieusement les yeux au ciel. Sa mère ne ratait jamais une occasion de remettre le sujet sur le tapis.

— Au fait, il va bien, Stefano ?

— Il est au Japon pour quelques jours, un salon important à Tokyo. Je l'ai eu au téléphone hier soir, il avait l'air content des contacts sur place. Il dit que ça peut lui rapporter de bons contrats.

— Tant mieux. Il est sérieux, ce garçon. Et en plus, il est beau ! Tu sais que je tiens beaucoup à lui, je l'adore vraiment.

— Maman, s'esclaffa Valentina, c'est à moi d'adorer Stefano ! Et laisse-nous mener notre vie comme nous l'entendons.

— Ne t'énerve pas, chérie, ce que je dis, c'est pour ton bien. Et puis je sais que Stefano est d'accord avec moi. Il n'attend que ça.

En dépit de l'amour que Valentina portait à sa mère, elle n'appréciait que modérément sa manie très italienne de vouloir organiser la vie sentimentale de ses enfants. Il était probable qu'à peine le téléphone raccroché, *mamma Venosta* allait s'empresse d'appeler son frère pour lui servir le même couplet.

— On aura tout le temps d'en parler quand nous viendrons, promet Valentina pour échapper à cette conversation. Tiens, au fait, tu as le bonjour de M. Luigi.

Mme Venostra poussa un petit cri en se souvenant du brave homme et se lança dans une évocation vibrante de tous les souvenirs qu'elle avait avec lui, comme la fois où il lui avait fait crédit parce qu'elle avait perdu son porte-monnaie. Elle n'oublia pas de préciser que M. Luigi avait lui aussi une fille, du même âge que Valentina, et que contrairement à certaines retardataires, celle-ci avait déjà deux beaux enfants...

Lorsque Valentina raccrocha, elle était aussi épuisée d'avoir affronté les sous-entendus de sa mère que d'avoir porté les sacs depuis le marché. Elle se leva pour aller enfin récupérer ses commissions. Sur le palier, elle découvrit un jeune chat qui furetait dans les sacs. Elle s'agenouilla et lui chuchota :

— Eh bien, *gattino*, tu as faim ? Tu ne trouveras pas grand-chose à part des légumes et des fruits. Pas de chance.

Le félin se cambra sous ses caresses et commença à ronronner.

— Je peux te donner un peu de lait, dit Valentina. Attends-moi là...

3

Valentina achevait de plier les serviettes sur la table dressée lorsque la sonnette retentit. Elle jeta un dernier coup d'œil à la vaisselle aux élégants tons pastel et aux verres de cristal qui jetaient de si jolis reflets lorsqu'elle allumait les chandeliers ouvragés anciens que lui avait offerts sa mère. Satisfaite, elle alla ouvrir.

— Francesca ! Entre, tu es la première.

Les deux jeunes femmes s'enlacèrent affectueusement. Valentina s'effaça pour laisser passer son amie. Francesca était légèrement plus petite qu'elle et chacun de ses gestes dégageait une belle énergie que l'on retrouvait dans son regard vert. Ses cheveux sombres coupés au carré jetaient des reflets roux évoquant les feuilles d'automne.

Elle retira son manteau qu'elle suspendit à la patère du couloir, et huma d'un air gourmand l'appétissante odeur qui flottait. Elle soupira, contente d'être là, et jeta un coup d'œil au studio, musardant entre le confortable coin lecture

et la table surplombée par une série d'étagères bien remplies.

— Ça faisait un bon moment que je n'étais pas venue chez toi, dit-elle. Tu n'avais pas encore ce jeté de canapé... C'est très joli, ça illumine la pièce !

Se penchant, elle prit un cadre sur une petite table basse et examina une photo récente de Stefano enlaçant Valentina dans ses bras. Le jeune homme la dévorait du regard, et leurs sourires éclatants clamaient leur bonheur.

— Vous êtes superbes là-dessus, commenta Francesca, on dirait presque une photo de mariage...

— Ah non ! protesta Valentina en riant. Pas toi ! J'ai eu Maman ce midi, elle n'arrête pas de me mettre la pression avec ça. Ça tourne à l'obsession.

Singeant Sophia Venosta, Francesca prit une voix grave et déclama en levant un sourcil :

— C'est pour ton bien, ma petite. Et en plus, il est beau !

Les deux jeunes femmes éclatèrent de rire. C'était aussi pour ces moments-là que Valentina aimait tellement Francesca. Ensemble, elles s'amusaient des difficultés, quelles qu'elles soient. Francesca prenait du recul sur tout, et ses petites phrases tapaient toujours juste. Depuis les bacs à sable de la maternelle, ni leurs études pourtant très différentes, ni les déménagements n'avaient eu raison de leur complicité. Francesca était la confidente, l'amie loyale à qui l'on raconte en premier tout ce qui compte.

Chacune connaissait l'autre sur le bout des doigts.

Plus sérieusement, Valentina demanda :

— Tant que nous sommes toutes les deux, dis-moi où tu en es avec Michael.

Le sourire de Francesca s'effaça. Elle baissa les yeux.

— J'ai du mal à tourner la page, avoua-t-elle. Le fait de le voir tous les jours au bureau ne m'aide pas. J'essaie de me convaincre que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, mais c'est bien difficile. Avec lui, je me voyais partie pour longtemps. Je ne sais plus trop où j'en suis. Dimanche dernier, ça aurait fait trois ans que nous étions ensemble.

Valentina fit une petite grimace de sympathie et tendit la main vers son amie dans un geste de réconfort.

— Et lui, qu'est-ce qu'il fait ? Comment réagit-il lorsque vous vous croisez ?

— Il fait comme s'il ne me voyait pas et continue à plaisanter avec ses crétins de collègues. Avant-hier, il portait la chemise que nous avons achetée ensemble pour Noël dernier.

— Peut-être qu'il culpabilise et qu'il n'ose pas faire le premier pas ?

— Tu parles ! Je l'ai vu à la cafétéria. Il faisait du charme à une petite nouvelle de la compta.

Valentina soupira.

— Malheureusement, certains hommes sont comme ça, dit-elle, s'efforçant de se montrer philosophe pour ne pas aggraver la peine de son amie. Il vaut mieux s'apercevoir de ce qu'il

est aujourd'hui qu'après dix ans de mariage et trois gosses.

Francesca releva les yeux et confia d'une voix désespérée :

— Si, au moins, il avait l'air de s'en vouloir, je serais prête à lui redonner sa chance. Au lieu de ça, il fait le fier...

— Celui-là, tu l'as encore dans la peau, constata Valentina avec tendresse.

— C'est épouvantable, s'effondra Francesca. Je suis folle de rage contre lui mais il me manque à en crever. L'autre soir, je l'ai même suivi en cachette lorsqu'il est sorti du bureau. C'était pathétique.

Valentina ouvrit de grands yeux et serra contre elle son amie sanglotante.

— Tu te fais du mal, dit-elle d'une voix douce. Je ne juge pas Michael. Ce que je n'aime pas, c'est qu'il te fasse souffrir. Si tu l'aimes vraiment, alors pardonne-lui et retourne au combat. Depuis ton premier mec – tu te souviens, cet abruti de Sergio, le seul du collège qui courait plus vite qu'un vélo – tu n'arrêtes pas de t'amouracher d'égoïstes baraqués qui finissent toujours par te piétiner le cœur. Ça doit être ton truc.

Francesca s'écarta et fixa son amie avec une moue dubitative. Une larme roulait encore sur sa joue et pourtant, l'esquisse d'un sourire se dessinait sur son visage.

— Tu peux toujours te moquer de mes égoïstes baraqués, rétorqua-t-elle, mais je te rappelle qu'au rayon des curiosités, c'est toi qui as ouvert le bal...